

Pascale Seys



*Le*

PHILOSOPHIE VAGABONDE

*Panache*

SUR L'HUMEUR

*de*

DU MONDE

*l'escargot*

**Racine**

*À l'Azuré bleu, au Petit Apollon,  
au Grand Sphinx de la vigne.  
À cet amour-là.*

***« Tu n'as aucune chance, mais saisis-la ! »***

—

Arthur Schopenhauer

***« Là où la main redevient entièrement pensante  
commence aussi, en secret, la douceur. »***

—

Anne Dufourmantelle

# Sommaire

**Préface de Béatrice Delvaux :**  
***Va vers toi-même!*** ..... 15



***À l'abri des livres*** ..... 19  
***L'élégance du papillon*** ..... 22  
***Dans la tête*** ..... 25  
***Dire et faire*** ..... 28  
***Bien vieillir*** ..... 31



***La leçon du homard*** ..... 35  
***L'élan héroïque*** ..... 39  
***Ubuntu*** ..... 42  
***Perdre*** ..... 45  
***La papillonne*** ..... 47



***Le Banquet de la vie*** ..... 51  
***Ruissellement*** ..... 54  
***La dictature de soi*** ..... 57  
***Socrate chez Ikea*** ..... 60  
***Combien ou comment?*** ..... 63



<i>Éloge de la paresse</i> .....	67
<i>Vingt-quatre heures sur vingt-quatre</i> .....	70
<i>La fée bleue et le mensonge</i> .....	73
<i>Un papillon de vingt-et-un grammes</i> .....	76
<i>Vers une refondation du monde ?</i> .....	80



<i>Le Scorpion et la Grenouille</i> .....	85
<i>La gentillesse</i> .....	88
<i>Dostoïevski et le protoxyde d'azote</i> .....	91
<i>Main blanche, main noire</i> .....	94
<i>La grande quête</i> .....	97



<i>Plus je t'embrasse, plus j'aime t'embrasser</i> .....	101
<i>Amour fou, amour sage</i> .....	104
<i>Que la fête te suive !</i> .....	108
<i>Le clair-obscur ou l'art d'être subtil</i> .....	111
<i>L'indispensable</i> .....	113



<i>Le pangolin et le cygne noir</i> .....	117
<i>Masques et bergamasques</i> .....	120
<i>Le chant du cygne</i> .....	123
<i>Le garçon éléphant</i> .....	126
<i>The art of Hygge</i> .....	129



<i>Marcher de la Terre à la Lune</i> .....	133
<i>Maïa</i> .....	136
<i>Variation sur les couleurs</i> .....	140
<i>Le bal des hypocrites</i> .....	142
<i>Le chien et l'évêque</i> .....	145



<i>Les hérissons de Schopenhauer</i> .....	149
<i>La danse des photons</i> .....	152
<i>Ce qui est à toi, ce qui est à moi</i> .....	155
<i>Les sans-culottes et les gilets jaunes</i> .....	158
<i>La vie intérieure</i> .....	161



<i>Dans la maison</i> .....	165
<i>La tête dans les cagoinces</i> .....	169
<i>Sac de peau</i> .....	173
<i>L'angoisse</i> .....	176
<i>La sagesse du jardinier</i> .....	179

<i>Notes</i> .....	183
--------------------	-----

## Préface

# *Va vers toi-même!*

---

**Béatrice Delvaux**

Journaliste, éditorialiste en chef du journal *Le Soir*\*

Et voilà soudain deux mots qui surgissent de ce livre : « *Lekh Lekha* ». Ma lecture est troublée. J'ai déjà été touchée, à de nombreuses reprises, par cette suite de textes courts et philosophiques qui remettent les choses, les mots, les phrases toutes faites et les événements à leur juste place. Qui nous remettent nous-même à notre juste place, ou plutôt qui nous poussent à repenser à ce qu'est notre place, notre moi dans ce monde qui nous happe et nous « divertit ».

Que faire de sa vie, quel sens donner à ces excitations et encombrements du quotidien ? Comment ne pas se perdre ? Et comment traverser subjectivement l'expérience de la perte ?

Et donc oui, quel bouleversement, quand Pascale Seys explique soudain au détour d'une page cette expression « *Lekh Lekha* » : « Va vers toi, hors de ton territoire. » Je la cite : « Pour cheminer vers soi et au bout de tout, pour mourir un peu heureux, nous dit cette injonction d'amour, il faut non pas tout quitter, mais – c'est un devoir – lâcher les territoires connus et se détourner des habitudes. » Pascale Seys poursuit : « Ces mots traduisent une quête aux enjeux considérables puisqu'il s'agit de travailler à son bonheur, d'aller vers sa joie, d'aller là

où l'on aime. Et qu'alors seulement, et selon un cercle vertueux, l'autre qui va vers lui-même, lui aussi chemine en même temps vers soi, son autre. Et ainsi l'un et l'autre s'oublie. C'est-à-dire que d'épure en épure, de découverte en découverte, d'oubli en oubli, nous sommes responsables de la direction que l'on donne à sa vie, dans les limites de ce que Virginia Woolf appelle "les circonstances". »

« Nous sommes responsables de la direction que l'on donne à sa vie » : c'est cela le cadeau de ce livre, qui nous pousse précisément à lâcher les territoires connus et à nous détourner de nos habitudes pour nous faire penser, nous aider à réfléchir, à retrouver du sens ou à en découvrir d'autres. Comme cet « héroïsme de l'esprit » que Pascale Seys nous donne à redécouvrir, défini par le philosophe napolitain Giambattista Vico en 1732 comme « ce qui contribue au bonheur humain ». Et que l'autrice relie au « panache » de la philosophe Laurence Devillairs : « Au lieu de garder le regard rivé sur ce qui est petit, il faut regarder loin, humer de près, sentir en profondeur et explorer une dimension supérieure. »

« Regarder loin, humer de près, sentir en profondeur et explorer une dimension supérieure » : c'est ce voyage-là, exactement, précisément celui-là, que cette diablesse de la philosophie nous fait faire, nous menant à nous et aux autres sous couvert de papillons, de homards, de scorpions et de grenouilles, étrangement et délicieusement accouplés à Dostoïevski, Platon, Socrate ou Thoreau, savoureusement pimentés par Tarantino, Brian De Palma, David Hockney ou Louise Bourgeois, le tout savamment enrobé de protoxyde d'azote.

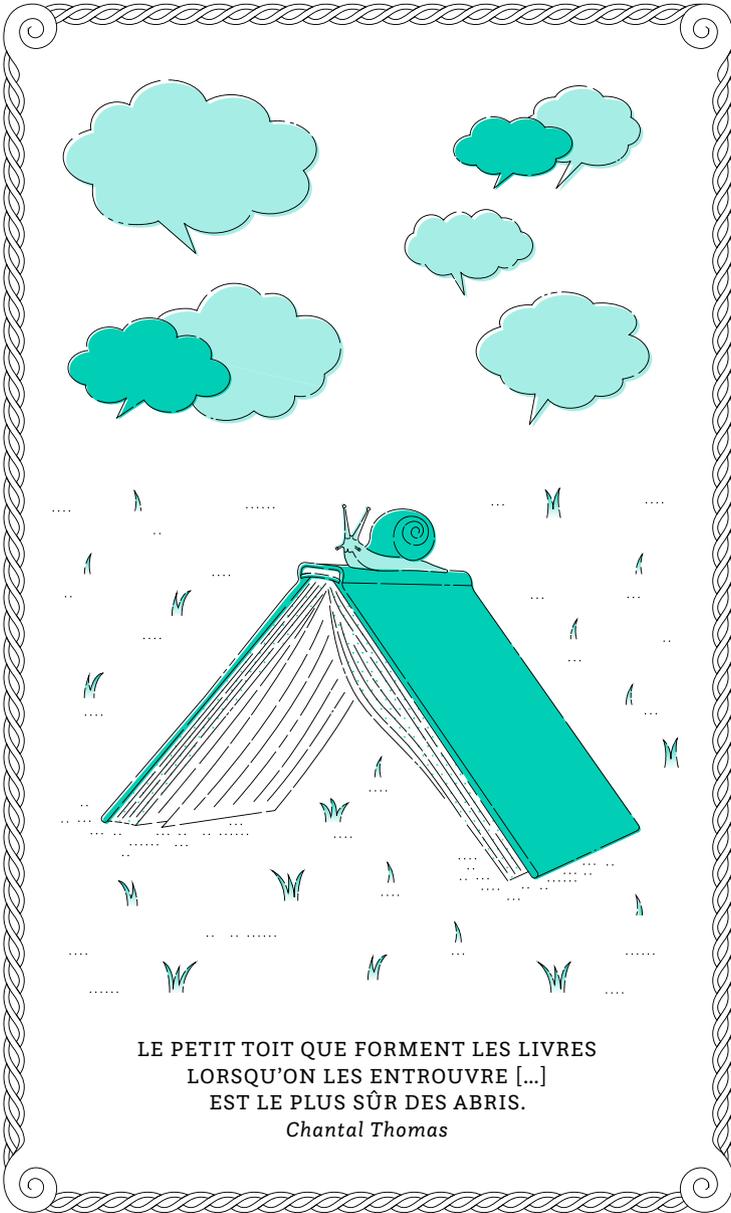
Sous ces titres provoquants, intrigants, qui ont l'air doux et drôles, qui ont l'apparence de l'inoffensif, c'est une raclée existentielle que l'on se prend. On lit au hasard, on en choisit

un et puis un autre mais une magie s'opère entre eux et c'est bien celle du « texte ». Pascale Seys nous a averti pourtant dès le départ de ce voyage : *textum* en latin signifie « tissu », « étoffe » ou « trame », ce qui nous ramène, dit-elle, à l'idée de la rabbine Delphine Horvilleur selon laquelle « de génération en génération, on vit de coupe et couture, on suture, on récupère un *patchwork* de fils de sens afin de raconter ce que nous savons de notre époque et de nous-même ».

« Un *patchwork* de fils de sens afin de raconter ce que nous savons de notre époque et de nous-même » : c'est exactement ce qu'est ce *Panache de l'escargot* : une étoffe précieuse, dont la trame est faite de ce qui fait une vie, un homme ou une femme et qui donne au final un livre qui retourne à son sens premier car il nous libère.

\*

Économiste de formation, Béatrice Delvaux est éditorialiste en chef au journal *Le Soir* et chroniqueuse pour le quotidien *De Standaard*. Entre 2000 et 2010, elle fut rédactrice en chef chez *Le Soir*. Elle est également l'auteure du *Bal des vampires* publié aux Éditions Racine.



LE PETIT TOIT QUE FORMENT LES LIVRES  
LORSQU'ON LES ENTROUVRE [...]  
EST LE PLUS SÛR DES ABRIS.

*Chantal Thomas*



# À l'abri des livres



*Comment écrire ou décrire l'absence ?  
Par quels mots ou quel mouvement traduire  
ce qui manque, l'ami perdu, le parent disparu,  
l'enfant qui quitte le nid, l'amant qui passe  
définitivement la porte, les maisons  
que l'on quitte et l'amour qui s'en va ?*

Marcel Proust s'est confronté à la question du chagrin occasionné par la perte et par l'oubli dans *Albertine disparue*, qui constitue le sixième tome du roman *À la Recherche du temps*, lui aussi, *perdu*. En *incipit*, la domestique Françoise énonce que « Mademoiselle Albertine est partie » et le narrateur, qui avait pourtant cessé d'aimer Albertine, prend soudain la mesure de ce départ. Dans un passage merveilleux situé lors d'une flânerie dans Venise se juxtaposent la vision d'un tissu brodé dont Proust attribue le motif à une toile de Carpaccio et le manteau d'Albertine, en surimpression. Le fantôme d'Albertine est enfermé en lui, écrit Proust, « comme aux plombs d'une Venise intérieure ».

À Bruxelles, Albertine est aussi le nom d'une bibliothèque. En 2016, l'écrivain et éditeur Maurice Olender publie sa biographie intellectuelle sous le titre *Un fantôme dans la bibliothèque*<sup>1</sup>. Il raconte comment, enfant « de la survie » né en 1946

au sein d'une famille polonaise parlant exclusivement le yidish, sans écriture et sans lecture, il est devenu, lui qui fut analphabète jusqu'à l'âge de vingt ans et cliveur de diamant, un amoureux d'érudition et un réservoir inépuisable de mots. Certes, il s'agit d'écrire et de lire pour faire exister l'absence dans la langue et donner la parole aux fantômes qui nous habitent. Mais il y a une autre explication au titre de son ouvrage : la petite fiche qui tient lieu de marqueur sur une étagère, lorsqu'un livre a été emprunté et qu'il est absent des rayonnages d'une bibliothèque, est appelée « fantôme ». Le fantôme de la bibliothèque témoigne de la présence-absence du livre.

---

*Lire ouvre et déplie le monde,  
le livre que l'on ouvre est l'envers  
de l'enfer : les livres observent,  
nous observent, regardent,  
nuancent et interprètent  
le monde.*

---

Rabbin, mannequin, exégète et écrivaine, Delphine Horvilleur se plaît à raconter l'histoire de l'exégète biblique Rachi qui attire l'attention sur le fait que si nous nous promenons dans une bibliothèque la nuit et si nous tendons l'oreille, nous pouvons entendre les livres parler. Ces livres ne nous disent pas « lis-moi » mais en hébreu, ils ordonnent *darchenil!*, « interprète-moi! »<sup>2</sup>. Ce qui signifie que les livres ont besoin

des lecteurs pour pouvoir continuer à questionner le monde dans un travail infini de dire et de dédire qui consiste à interpréter l'ensemble de ce qui existe, de ce qui manque et même de ce qui n'existe plus. Parce que lire ouvre et déplie le monde, le livre que l'on ouvre est l'envers de l'enfer : les livres observent, nous observent, regardent, nuancent et interprètent le monde.

Étymologiquement, le mot « texte » vient du verbe latin *texere*, qui signifie tisser, *textum* signifiant « tissu », « étoffe » ou « trame ». Le mot « fiction » signifie littéralement « science du tissu ». Ainsi, de génération en génération, comme le rappelle Delphine Horvilleur, on vit de coupe et couture, on suture, on récupère un patchwork de fils de sens afin de raconter ce que nous savons de notre époque et de nous-même. Cela s'appelle l'interprétation.

C'est donc cela, interpréter : faire du lien, dire *inter* (entre), *pretare* (ce qui est proche) et *praesto* (ce qui est présent). Le travail d'interprétation est un perpétuel mouvement de va-et-vient auquel nous appellent les livres afin de nous rendre présent aux autres, à la vie et à nous-même. Afin de nous rendre plus heureux, en somme.

Et même si cela implique d'être toujours au bord possible du vacillement du sens, il y va, la plupart du temps, d'une certaine façon d'habiter le monde. À cet égard, Chantal Thomas recourt à une image merveilleuse en déclarant que « le petit toit que forment les livres lorsqu'on les entrouvre [...] est le plus sûr des abris<sup>3</sup> ».

# *L'élégance du papillon*



*C'est dans la Bible qu'on peut lire la première  
expression humaine d'une tentative  
totalitaire qui échoue.*

Désireux de mieux se comprendre dans la cacophonie du monde et des langues, les humains tissent le rêve de vivre dans une commune transparence, dans une forme de vérité toute nue. Ils décident d'ériger une haute tour destinée à réduire la diversité des langues humaines en une langue unique, transparente, accessible à tous, sans équivoque et sans mystère. C'est que les hommes rêvent d'une vérité donnée qui n'aurait ni à s'interpréter ni à être discutée. Ils rêvent d'une langue sans traduction, sans perte, sans opacité et en cela, ils se trompent. Dieu, certes, le leur fait savoir mais les hommes, à l'écoute de leur faiblesse, préfèrent se référer au grand livre des réponses toutes faites.

La marche du monde est pourtant plurivoque, sinueuse et labyrinthique tant elle agrège de la diversité, de la singularité, de la différence et du surcroît inassimilables. C'est pour cela que, depuis le début du monde, l'homme invente de grands

récits, des mythes, des romans et des poèmes afin de dire cet excès de sens qui ne peut, précisément parce qu'il est excès, se réduire à ce que nous en comprenons de notre seul point de vue. *È psuchè panta esti pôs*, affirment les Grecs, s'agissant de l'âme. Une expression que les Latins traduisent par *Anima est quodammodo omnia*, ce qui revient à dire que « l'âme est en quelque sorte toutes choses » ou encore, comme a pu l'écrire Aristote, « bigarrée comme les ailes d'un papillon », raison pour laquelle, dès l'Antiquité, le personnage de Psyché apparaît doté d'ailes de papillons, symbole d'immortalité.

Parce que l'âme épouse la multiplicité, la diversité de ce qui ne laisse ni réduire ni assimiler, l'âme aime les histoires qui recèlent du sens. Voilà pourquoi, génération après génération, nous relisons Flaubert, Balzac, Tolstoï ou les Écritures et pourquoi les grandes œuvres traversent le temps et les générations grâce à leurs lecteurs. Dans la langue hébraïque biblique, Delphine Horvilleur rappelle que le mot « temps » (temps fixe, moment, circonstances) se dit *zeman*, emprunté au persan qui veut dire « c'est quoi ? ». « Qu'est-ce que c'est ? » demande le temps car le temps, les traditions et les générations sont traversés par de grands questionnements et les textes nous

---

*Pour faire trembler les certitudes,  
rien de tel que l'amour des textes  
et des récits. Et d'ailleurs, l'origine  
latine du mot « livre » se dit liber,  
qui veut dire « libre ».*

---

demandent de les faire parler. C'est aussi pourquoi, tant qu'il y aura des lecteurs, le monde sera sauvé de l'appauvrissement dangereux que procurent inévitablement les réponses toutes faites et définitives.

Étonnamment, c'est dans un texte religieux qui évoque la tentation de Babel que l'on trouve, sous la forme d'une mise en garde, l'antidote aux fondamentalismes de toute espèce, le remède aux radicalismes de ceux qui sont convaincus d'avoir toujours raison, une fois pour toutes. Pour faire trembler les certitudes, rien de tel que l'amour des textes et des récits. Et d'ailleurs, l'origine latine du mot « livre » se dit *liber*, qui veut dire « libre ».



# *Dans la tête*



*On nous propose parfois, en réponse  
à des problèmes complexes, des remèdes  
d'une simplicité déconcertante.*

Il n'est ainsi pas rare de nous entendre dire qu'il suffirait de se vider la tête pour résoudre des souffrances liées à une journée de travail ou sans travail, des tourments liés au stress, à la surcharge mentale ou aux histoires d'amour qui finissent mal. Se vider la tête, l'image est forte. Quelle singulière et très étrange recommandation ! Ne faudrait-il pas plutôt craindre une tête vide ou en train de se vider ?

Jadis, Montaigne distinguait deux types de têtes : les bien faites et les bien pleines, préférant les premières aux secondes. Il déclarait que les têtes bien pleines étaient celles dans lesquelles le savoir était « comme attaché à l'esprit » ; non pas *dans* l'esprit, faisant corps avec celui qui apprend, mais attaché ou accroché comme un savoir qui demeure extérieur et en dehors, tel que la tête bien pleine, en réalité et par un étrange paradoxe, paraît à Montaigne comparable à une tête vide. La tête bien pleine, sans expérience de ce qu'elle sait, appréhende le monde en surface et de l'extérieur. Ainsi, c'est à leur tête bien pleine – qui donc est vide – que se reconnaissent

---

*Il ne s'agirait que de cela,  
donner les mots, par les arts et  
par les sciences, par l'histoire,  
par les langues, par le théâtre  
et par la littérature : pour rendre  
le monde et la vie désirables,  
donner les mots plutôt  
que se vider la tête.*

---

ceux que Montaigne appelle les pédants qui, en réalité, utilisent leur vernis de savoir pour se faire valoir.

Si les têtes bien pleines sont vides, c'est aussi parce que, convaincus de savoir, décrypte Montaigne, les « sachants » à la tête pleine restent seuls, jugeant qu'il est inutile « de froter et limer leur cervelle contre celle d'autrui ». Il s'avère souvent que ceux qui croient savoir peuvent croire qu'ils savent parce qu'ils ignorent les jugements d'autrui, toujours dangereusement susceptibles de les contredire pour les faire grandir, en les faisant, éventuellement, douter.

Un philosophe contemporain, Denis Kambouchner, s'est récemment saisi de cette problématique dans un beau livre clair intitulé *Quelque chose dans la tête*<sup>4</sup>. Dans cet essai, le philosophe prend la tête au mot en montrant que « se vider la tête » participe du même registre que les recommandations à « ne pas se prendre la tête ». Kambouchner décortique notre appréhension de la chose par les mots : « avoir quelque chose dans la tête » peut-il être la même chose qu'« avoir quelque

chose *en tête*» ou «avoir quelque chose *derrière* la tête»? Le savoir est-il un contenu que nous avons dans la tête? Comment définir l'intelligence sous ses différentes formes, comment comprendre le mystère du génie et celui des têtes bien faites? Cette question renvoie à celle de Piaget qui considérait moins l'intelligence comme une accumulation de savoirs que comme la capacité de savoir ce qu'il convient de faire lorsque l'on ne sait pas. Ouvrant un chapitre sur la culture, Kambouchner établit le lien qui lie l'agriculture à la culture en insistant sur un point important : la culture et l'éducation, comme l'agriculture, obéissent à une loi commune : l'intensivité au sens de nécessité. Point d'encombrante vulgate mais une éducation qualitative qui enseigne la «patience d'apprendre» et d'explorer le monde.

À quoi sert tout cela? Pourquoi faire l'effort de faire marcher sa tête et d'avoir une tête qui marche, une tête bien faite? Pour une seule et unique raison : rendre la vie désirable en rendant le monde digne d'admiration.

Réfléchissant au sens de la transmission et de l'apprentissage, Denis Kambouchner conclut sa réflexion en proposant un remède à ceux qui recommandent de se vider la tête en réponse à la surcharge mentale ou aux histoires d'amour qui finissent mal : *donner les mots*. Il ne s'agirait que de cela, donner les mots, par les arts et par les sciences, par l'histoire, par les langues, par le théâtre et par la littérature : pour rendre le monde et la vie désirables, donner les mots plutôt que se vider la tête.

# Dire et faire



*Entre dire et faire, dit un adage italien, il y a la mer.  
Un proverbe touareg renchérit en déclarant  
que le remède au dire est dans le faire.*

Parler, lire et écrire sont des actions que nous pratiquons tous les jours, depuis notre premier bonjour du matin jusqu'à l'envoi de notre dernier courriel et au murmure du « bonne nuit » lorsque le sommeil nous assaille. Parler, lire et écrire peut être pensé comme une architecture organique, un assemblage de mots organisés de manière à construire des chambres, des châteaux, des villes et des territoires rien qu'avec le pouvoir des phrases. Car, comme les organismes vivants, les mots sont interdépendants. Ils forment un système par lequel nous pouvons pénétrer dans un réseau de sens destiné à déplier la ritournelle du quotidien en vue de comprendre les autres et de se comprendre soi-même. La tâche est titanesque et, devant l'effort qui consiste à appréhender le monde, nous ne disposons pas d'autre moyen que le langage pour commander une pizza, expliquer que les hommes ont marché sur la Lune, constater que le mûrier est stérile ou que nous sommes éperdument amoureux.

On peut analyser l'art de fabriquer des phrases du point de vue de la syntaxe, sport que pratiquent les grammairiens,